

1

Pendant que Vénus brille à l'horizon, le poêle à bois dispense sa chaleur. À la lueur des lampes à huile, j'aiguise mon couteau. Le souvenir de David et de l'homme-oiseau nourrit mes pensées. Mon père, étendu sur le sapinage, observe ma mère qui cuit du pain banique. Papi fume sa pipe en silence et Jack, roulé à mes pieds, lèche ses pattes.

– Simon, m'informe mon père, une longue randonnée nous attend demain. Nous partirons à l'aube.

– Où irons-nous?

– Dans un autre camp.

– Nous avons un autre camp!

– Nous en avons plusieurs.

– Plusieurs!

– Ce sont des camps secondaires. Approche-toi, je vais t'expliquer. Apporte un crayon.

Je m'assois à ses côtés. Il trace sur une écorce de bouleau une forme irrégulière.

– C’est notre territoire. Ce point noir représente notre camp principal, l’endroit où nous sommes actuellement. La falaise se trouve ici.

Puis il dessine deux cercles identiques, séparés d’un trait.

– Ces deux lacs, nous les appelons les Jumeaux. Cette ligne entre eux, c’est la rivière qui les unit. Ici, les caribous fréquentent un vaste plateau. Et là, coule une vallée. Plusieurs rivières la baignent. Les camps secondaires sont situés le long de ces rivières que fréquentent les animaux.

Il dessine sur l’écorce six triangles, dispersés également. J’en déduis qu’il s’agit des autres camps. Du crayon, il désigne l’un des triangles, non loin de l’emplacement du plateau.

– Nous irons à celui-ci. Le trajet prendra environ cinq heures en motoneige.

– C’est loin. Notre territoire est grand. Nous possédons tout ça?

– Pas vraiment, intervient Papi en ral-
lumant sa pipe.

Étonné de sa réponse, je me tourne vers
lui.

– Je ne comprends pas. Notre territoire,
il est à nous ou pas?

– Rassure-toi, il est bien à nous. Nos
ancêtres ont vécu ici depuis le début des
temps. Leurs os nourrissent cette terre qui
comble tous nos besoins.

Un filet de fumée s'échappe des lèvres de
Papi qui plonge son regard dans le mien.

– Mais la terre, poursuit-il, n'appartient
pas aux humains. Ce sont plutôt les humains
qui appartiennent à la terre. Nous venons
d'elle. Elle nous donne notre nourriture,
nos vêtements et nos habitations. Nous lui
devons tout.

Les yeux noirs de Papi, soudés aux miens,
me sondent.

– Le Créateur, reprend-il, n'a jamais

vendu la terre aux hommes. Il a créé la terre et nous l'a offerte, comme un cadeau précieux, afin que nous puissions la peupler et y vivre heureux. Nous sommes nés ici. Le Créateur nous a confié ce territoire.

— Notre territoire appartient au Créateur.

— Tu as bien compris. Nous ne sommes pas les propriétaires de ce territoire; nous en sommes les gardiens. Notre rôle consiste à bien s'en occuper.

— C'est pourquoi au lever du jour, ajoute mon père, nous nous rendrons dans un camp secondaire pour quelque temps. Car si nous capturons tous les animaux autour d'ici, la forêt deviendra rapidement vide et triste. Il faut laisser assez de bêtes afin qu'elles puissent se multiplier. Ainsi, lorsque nous revenons d'une année à l'autre, les animaux abondent toujours.

— Cette façon de procéder fait-elle aussi partie de l'alliance entre les hommes et les animaux?

— Dis donc, mon gaillard, tu apprends vite.

Son sourire me montre sa joie.

— Maintenant, couchons-nous afin d'être bien reposés pour demain.

Je glisse sans hésitation sous ma peau d'ours épaisse. Papi, suivi de Jack, s'aventure dehors pour jouer du tambour. Ma mère bourre le poêle de bûches et passe sa main dans mes cheveux.

— Dors bien, mon grand.

— Bonne nuit.

Elle s'allonge contre la poitrine de mon père qui l'entoure de son bras libre. J'éteins la dernière lampe à huile. Tout est calme. Le poêle ronronne doucement alors que j'écoute les sons du tambour de Papi qui se baladent dans la forêt.

Une question trotte dans ma tête au sujet des propos de Papi. Il a dit que le Créateur n'avait pas vendu la terre aux humains. Pourtant, je connais plusieurs hommes qui vendent et achètent la terre. Ils construisent

des maisons, érigent des clôtures qui nous empêchent de passer et de jouer librement. Pourquoi?

Et ceux qui n'ont pas d'argent, comment peuvent-ils acquérir un chez-soi? Si un riche achète beaucoup de terre, en restera-t-il pour les autres? Lorsque je regarde le ciel et la mer, je ne vois pas de clôture. Pourquoi alors divise-t-on la terre? Au retour de Papi, je le lui demanderai.

Voilà que j'ai sommeil à cause de la chaleur. Mes idées s'embrouillent. Je ne parviens plus à réfléchir. Impossible de résister. Le monde du rêve m'accueille les bras ouverts. Et passe la nuit...

Une odeur de cuisson taquine mes narines. Yeux mi-clos, j'aperçois ma mère affairée autour du poêle à bois qui crépite joyeusement. Il fait encore sombre et bientôt le jour se lèvera. Je profite des derniers moments de mon sommeil en paressant sous ma peau d'ours. Mais le museau de Jack pousse mon épaule. Je le saisis par le cou, lui frotte

les oreilles. Sa langue sur mon visage me souhaite le bonjour.

Dehors, une faible lueur couronne la cime des arbres. J'aide mon père et Papi à charger le traîneau, attaché à la motoneige. Nous y plaçons nos sacs à dos, nos raquettes, des fusils, des pièges, quelques pièces mécaniques de rechange et des outils.

Déjà, des teintes pastel décorent l'horizon, et le soleil, caché par la forêt, monte lentement. La lumière étire l'ombre des arbres sur la neige immaculée.

Après le déjeuner, nous attachons solidement nos bagages au traîneau; puis papa met la motoneige en marche. Ma mère me serre contre elle.

- Sois prudent, mon grand.
- Viens, Jack.

Il saute parmi les bagages, s'y installe confortablement. La motoneige vrombit. Nous contournons la tente et empruntons

l'étroit sentier du talus. J'envoie la main à ma mère et Papi qui saluent notre départ. La forêt se referme derrière nous.

La neige durcie par le froid supporte bien la motoneige et le traîneau. Soudain, une masse rousse surgit de la forêt et bondit devant dans le sentier. Surprise par l'arrivée de l'engin bruyant, elle décampe dans une éclaircie. Sur le coup, je ne l'ai pas reconnue. Mais là, j'en suis convaincu, c'est bien elle : la femelle lynx parfaitement rétablie de sa blessure.

Son apparition inattendue me réjouit. Jack s'élançe aussitôt à sa poursuite.

— Jack, non!

Ses longues foulées le rapprochent de la femelle.

— Non, Jack!

Surexcité, il ne m'écoute pas. À peine quelques mètres le séparent de la femelle.

Il accélère, est presque sur elle. La femelle bifurque, feinte. Jack passe tout droit, freine et se remet aussitôt à sa poursuite. La femelle court vers un bouleau solitaire. Pourvu qu'elle l'atteigne!

Les élans endiablés de Jack grugent la distance entre eux. La femelle approche du bouleau.

– Vite, ma petite, grimpe... grimpe!

Ah non! Elle vire à sa gauche puis à sa droite. Jack aussi. Il ne la lâche pas d'un pouce. Leurs corps se touchent. La femelle pivote subitement sur elle-même et fait face à Jack qui s'immobilise en grognant. Patte levée, elle le menace de ses griffes acérées et souffle des miaulements stridents.

Jack tourne autour d'elle en aboyant de plus belle. Blottie, la femelle surveille chacun de ses gestes. Leurs crocs saillants se défient. Jack hésite à engager le combat. Il tourne toujours autour d'elle, essayant de la déjouer. Je tremble d'inquiétude. Je ne

veux pas qu'ils s'affrontent dans un combat, probablement mortel.

Je cours en leur direction. La femelle tente une sortie mais Jack lui coupe la route. Muscles tendus, elle se tapit, prête à bondir, à griffer, à défendre chèrement sa peau. Aboiements et miaulements se mêlent. Je parviens enfin à leur hauteur et m'interpose entre eux.

— Non, Jack! Laisse-la!

J'essaie de le retenir. Il résiste. Grogne. Jappe. Geint. Que faire? Un coup de feu retentit. Jack se retourne. Mon père abaisse son fusil. La femelle profite de ce moment de distraction pour finalement grimper au bouleau. Le plus haut possible. Ouf, j'ai eu chaud!

Jack saute sur place, jappe encore, le museau pointé vers la femelle, couchée sur une branche.

— Ça suffit, Jack! Viens. Viens, j'ai dit.

Je l'empoigne par le collet et le force à me suivre. Il ne veut rien savoir et n'en fait qu'à sa tête. Le ton ferme de mon père, venant vers nous, le calme enfin.

– Papa! C'est la femelle que maman a guérie.

– C'est ce que je pensais; sinon, je l'aurais abattue. Une fourrure de lynx rapporte beaucoup d'argent.

– Je sais, mais vivante, elle rapportera beaucoup plus puisqu'elle aura des petits chaque printemps.

– T'as raison, mon grand. Allons-y maintenant, nous avons une longue route devant nous.

– Si jamais je trouve un bébé lynx abandonné, je le garderai pour l'élever, comme un chat. Si Jack et la femelle s'étaient battus, qui aurait gagné?

– Je l'ignore. Il est certain que Jack aurait subi de sérieuses blessures.